
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 20/1 (1993)

DOI: 10.11588/fr.1993.1.58188

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

française, les discours prononcés à l'occasion de l'ouverture de chaque parlement, en Angleterre, pouvaient charrier, en les simplifiant, des idées et des images qui, énoncées par des notaires et des théologiens avertis, n'étaient point encore trop déformées.

Ainsi la théorie politique finissait-elle par toucher un public relativement large, et dans des délais relativement courts. Et il y avait des moments plus intenses que d'autres. Prenons le seul exemple des années 1370. En 1372, Jean de Legnano, un juriste, achève, en Italie, son *Somnium*. La même année, Denis Foulechat, un mendiant, traduit pour Charles V le *Policraticus* de Jean de Salisbury. Pour le même Charles V, en 1371-1374, Nicole Oresme, un théologien, écrit sa traduction et son commentaire en français de la *Politique* d'Aristote, son propre commentaire étant nourri de tous les commentaires antérieurs. En 1376, toujours pour Charles V, Evrart de Trémaugon compose le *Somnium viridarii*, où il montre une grande familiarité avec l'œuvre de Jean de Legnano et où il reproduit des passages entiers de Bartole, mort en 1357. Toutes les recherches universitaires françaises et italiennes, même les plus récentes, débouchent ainsi, en quelques années, sur un public plus large, et inspire même les ordonnances royales, dans leur forme et dans leur contenu. De l'Italie à la France, des théologiens aux juristes, de l'Université à la Cour et au delà, de la théorie politique à la pratique gouvernementale, ces dix riches années condensent bien quelques-uns des thèmes qui courent tout au long de ce riche livre.

Les auditoires universitaires auraient-ils été vastes, les courtisans auraient-ils été des auditeurs attentifs, l'assistance, à la rentrée des parlements, aurait-elle été pléthorique, les préambules des ordonnances auraient-ils été vraiment compris de quelques-uns de ceux qui en écoutaient la lecture aux carrefours, le public de la théorie politique aurait pourtant été, au total, des plus restreints. Les idées politiques pouvaient certes pénétrer plus profond. Mais elles devaient encore se couler dans un autre moule, celui d'une littérature »morale« en langue vulgaire, et par là même de diffusion géographiquement beaucoup plus limitée que la grande littérature savante latine.

Et les idées politiques pouvaient aller encore plus profond, en s'appauvrissant encore. Que restait-il vraiment de la théorie du *dominium* de Richard FitzRalph et de John Wyclif dans l'esprit d'un modeste lollard, ou dans l'esprit d'un modeste auditeur de Jean Hus à la chapelle de Béthléhem? Ce ne sont certes pas les savantes théories universitaires, si attentives qu'elles aient été aux problèmes de leur temps, qui ont remué les foules.

La théorie politique n'est pas le seul moteur de la vie politique. Elle a un public fort restreint. Elle compte pourtant. Et, pour comprendre vraiment les idées politiques, pour les sortir de l'abstraction où l'érudition les perd trop souvent, il faut les situer dans le milieu, toujours restreint, et toujours bien défini, auquel elles s'adressent. C'est ce qu'a voulu faire ce colloque. C'est ce qu'il a bien fait.

Bernard GUENÉE, Paris

Andrea DIRSCH-WEIGAND, *Stadt und Fürst in der Chronistik des Spätmittelalters. Studien zur spätmittelalterlichen Historiographie*, Köln-Wien (Böhlau) 1991, 225 p. (Kollektive Einstellungen und sozialer Wandel im Mittelalter, Neue Folge, 1).

Le but de l'auteur est de définir l'image des rapports entre le prince et la ville à travers des chroniques de la fin du Moyen Age et de la saisir à l'occasion de phases de tension et de conflit qui ont l'avantage de révéler et radicaliser des attitudes. D'une certaine façon c'est en fait un aspect de l'idéal princier qui est abordé. L'ouvrage est bien sûr centré sur l'Allemagne où la question de la ville à la fin du Moyen Age est incontournable et où la formation accélérée de l'Etat princier ne peut l'ignorer, comme en témoignent leurs relations fréquemment tumultueuses. En exergue l'auteur analyse la version donnée par »les Grandes Chroniques de France« de la révolte parisienne de 1356-1358 afin de disposer d'un modèle princier absolu

avant d'examiner des événements aussi forts, mais nécessairement moins connus et moins retentissants, à la lumière de plusieurs chroniques allemandes dont le choix vise à dessein à fournir des contrastes.

Toute une partie du livre sert à présenter les chroniques utilisées, à en établir la tradition critique, à cerner leurs auteurs et les situer dans la société, à préciser leurs rapports avec les protagonistes en cause. Les révoltes de Munich (1396–1397), la «conspiration» de Landshut (1408–1410) et les soulèvements de Liège (1402–1403, 1406–1408), qui font l'objet d'analyses, sont vus à travers les chroniques bavaroises et les chroniques de la ville d'Augsbourg. La «Chronique des princes de Bavière» du chanoine André de Ratisbonne résulte d'une commande des ducs de Bavière sans constituer toutefois une apologétique bonasse. La «Chronique des princes de Bavière» de Hans-Ebran de Wildenberg est l'œuvre d'un courtisan, d'un personnage attaché au service ducal, mais elle ne fait pas abstraction d'aspirations nobiliaires. La «Chronique bavaroise», d'Ulric Fuetrer, elle aussi œuvre de commande, frise l'épopée et confine à la mythologie. La «Chronique bavaroise» de Veit Arnspeck, dédiée à l'évêque de Freising, est peut-être la plus indépendante, sinon la plus «objective», en ce sens qu'elle n'a pas charge de célébrer les louanges de la maison de Bavière (à propos des chroniques bavaroises, l'auteur ignore l'ouvrage de J. M. Mœglin, *Les ancêtres du prince*, Genève-Paris, 1985). Les quatre chroniques d'Augsbourg, une qui reste anonyme, celles d'Erhard Wahraus, de Burkard Zink, d'Hektor Müllich, composées par des marchands ou des auteurs proches d'eux, par des conseillers urbains, traduisent toutes plus ou moins le point de vue bourgeois, qui exalte la ville, à fortiori une ville d'Empire qui entend rester libre et qui se trouve en conflits périodiques avec les ducs de Bavière. Rostock est une ville territoriale, universitaire aussi, qui supporte mal la tutelle du duc de Mecklembourg et qui traverse une période tout à la fois de révolte et d'affrontements internes dans les années 1483–1491. Ces événements sont décrits dans les «Wandalia» d'Alfred Krantz, cleric hanséate prudent et universitaire diplomate, qui exprime un point de vue conservateur et condamne le changement; alors que la «Chronique dite de la Rostocker Veide», anonyme, mais inspirée par le conseil urbain, n'adopte évidemment pas la même tonalité. Aucun de ces soulèvements n'est simple à étudier car la révolte contre le prince territorial s'accompagne, quand elle n'en est pas l'expression, de fractures internes qui opposent l'oligarchie urbaine dirigeante aux corporations de métiers trop longtemps contenues; tout cela se complique de querelles de clans au sein du patriciat et des métiers et, dans le cas de Rostock, du rôle ambigu du clergé et de l'Université. Les chroniques, on le sait, ne permettent pas d'apporter un jugement valable, tant les opinions émises sont réductrices. Mais ce sont ces opinions justement qui constituent le propos du livre.

Les «Grandes Chroniques de France» ont défini une fois pour toutes le «tyran» (E. Marcel) comme étant celui qui transgresse l'ordre légitime voulu par Dieu; le tyran usurpe le pouvoir et l'exerce contre la volonté commune, il mérite le châtement. Sauf les chroniques urbaines, toutes les autres, à quelques nuances près, s'inscrivent dans ce schéma, que le tyran soit un individu (Perwez à Liège) ou un collectif (les nouveaux conseils urbains de Munich, Landshut, Rostock, issus de coups de force). A la rigueur, le prince, lorsqu'il a recours à la violence, peut avoir l'excuse d'un entourage composé de mauvais conseillers ou d'une insuffisante prise en compte de l'opinion de sa noblesse ou des Etats. Mais l'illégitimité emporte tout le reste et encourt les plus graves sanctions, d'autant que, sous la plume des auteurs cléricaux, elle est produite par le démon. L'action du prince est ainsi justifiée; la ville ne dispose d'aucun pouvoir autonome, elle est un sujet comme un autre qui doit se soumettre. Les chroniques urbaines font entendre bien sûr une autre voix (Augsbourg solidaire des Liègeois contre leur évêque); elles mettent en avant les droits reconnus aux villes, elles dénoncent l'agressivité princière, elles fustigent le prince qui doit garantir la paix alors qu'il la transgresse; tout en déplorant le manque d'unité du corps social urbain, facteur d'affaiblissement et danger face au prince, et en appelant à la concorde intérieure. Les villes ne revendiquent pas leur participation à la construction de l'Etat princier, elles s'y opposent de façon irréductible. Des esprits plus

nuancés (Arnpeck, Krantz), tout en condamnant les révoltes et les atteintes à la légitimité, souhaitent que s'instaure une harmonie des relations entre prince et ville, demandent au prince de modérer ses ambitions, à la ville de réduire ses aspirations, pour se consacrer dans un même mouvement à un même but: la recherche et la préservation de la paix.

Porte ouverte que cette recension de l'historiographie allemande de la fin du Moyen Age? Dès que l'auteur a éclairé le sens de chaque Chronique et le positionnement social de leurs rédacteurs, on pourrait dire qu'il est vain d'aller plus loin: on sait d'avance ce qu'on va trouver. Banalité? Car l'historiographie française est depuis quelque temps rompue à dépister les avatars du mythe princier sous la plume des chroniqueurs. Le mérite de l'ouvrage est quand même de rappeler qu'en Allemagne aussi les princes sont à la source d'idéologies justificatrices et que la dualité antagoniste prince/ville, quasiment inconnue au royaume des lys, s'affirme comme une permanence.

Pierre PÉGEOT, Nancy

Bernard GUENÉE, *Un meurtre, une société. L'assassinat du duc d'Orléans 23 novembre 1407*, Paris (Gallimard) 1992, VII-350 S. (Bibliothèque des Histoires).

Seltsam und ärgerlich ist es schon: Da werden in Deutschland seit geraumer Zeit wichtige Werke französischer Mediävisten, nicht zuletzt auf Grund von mittlerweile in beachtlicher Zahl vorliegenden Übersetzungen, durchaus rezipiert, da sind Namen wie Duby, Le Goff oder Le Roy Ladurie über den Kreis der Spezialisten hinaus einem größeren Publikum geläufig, doch einem der besten Mittelalterhistoriker Frankreichs scheint der Zugang zum deutschsprachigen Leser und selbst zu vielen Fachgenossen – im Gegensatz zur anglophonen Welt – auf Dauer versperrt. Liegt es daran, daß Bernard Guenée die Sache vor die Werbung um die eigene Person stellt, daß die Verlage seine Bücher offenbar recht selten den einschlägigen deutschen Zeitschriften zur Besprechung zusenden, daß des Autors Hauptinteresse Problemen der französischen Geschichte des Spätmittelalters gilt und deutschen Verlegern darum Übersetzungen wenig lukrativ erscheinen? Aber warum existiert sogar von dem die allgemeine Geschichte Europas betreffenden und 1993 in fünfter Auflage veröffentlichten Standardwerk »L'Occident aux XIV^e et XV^e siècles. Les États« (= Nouvelle Clio 22) nur eine englische, nicht aber deutsche Fassung? Rezensent hegt wenig Hoffnung, daß sich nach fast vier Jahrzehnten Publikationstätigkeit von Guenée an diesem Zustand durch seine Anzeige Entscheidendes ändern wird; allein er gesteht gern, daß er persönlich der Lektüre des neuesten Werks wiederum reiche wissenschaftliche Erkenntnis und großes Lesevergnügen zu verdanken hat.

Der Gesamteindruck bestätigt letztlich nur jene Urteile, die in dieser Zeitschrift – sie zeigt dankenswerterweise die Publikationen von Guenée regelmäßig an – bereits von W. Paravicini (über: *Politique et histoire au moyen-âge*: Bd. 11, 1983, 715 ff.) und Erich Meuthen (über: *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*: ebd. 717 f. /*Entre l'Église et l'État*: Bd. 15, 1987, 965 ff.) abgegeben wurden: Dort ist die Rede von intellektueller und stilistischer Brillanz, von originellen Ansätzen und Fragestellungen, die schon gedruckte und vielfach interpretierte Quellen in neuem Licht erscheinen lassen, von einer weit über das jeweilige Thema hinausgehenden Material- und Erkenntnisfülle und schließlich von einem angesichts vorwaltender Tendenzen in der neueren französischen Historiographie und sogar im eigenen Schülerkreis bemerkenswerten Engagement, das historische Individuum ebenso wie die politische Geschichte, die Ereignisgeschichte wieder in ihre vollen Rechte zu setzen (vgl. *Entre l'Église et l'État* 13 ff. und hier 16). Der Mensch wird bei Guenée selbst im Computerzeitalter nie in Graphiken und Tabellen auf Stellen hinter dem Komma reduziert. Wenn er Zahlenmaterial präsentiert – und er tut das häufig und gern –, so verliert auch im Rahmen der Gruppe die Einzelperson nicht ihr Profil. (Hervorgehoben sei in diesem Zusammenhang besonders die